

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Pérégrinations italiennes

*Lettres d'Italie* de Denise Boucher, Montréal, l'Hexagone, 1987, 112 p., (coll. Itinéraires littéraires), 14,95\$.

Yolande Grisé

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grisé, Y. (1987). Pérégrinations italiennes / *Lettres d'Italie* de Denise Boucher, Montréal, l'Hexagone, 1987, 112 p., (coll. Itinéraires littéraires), 14,95\$. *Lettres québécoises*, (48), 53–54.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

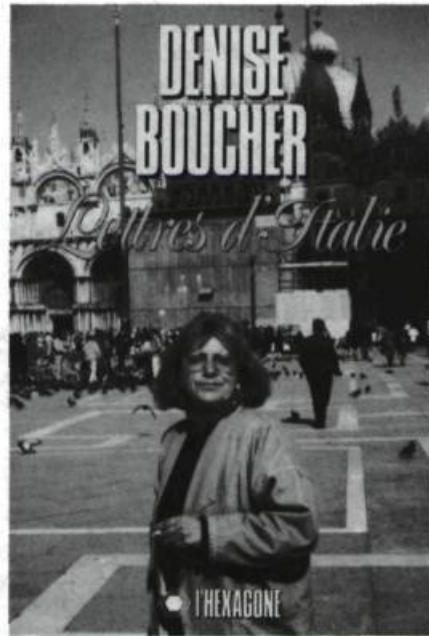
jours été faciles et qu'au-delà des discours officiels et derrière les places publiques, il demeure une incompréhension, parfois une agressivité, et souvent une espèce de mépris réciproque qui laissent les hommes politiques indifférents. Les écrivains ont cherché à comprendre tous ces phénomènes multiples qui peuvent expliquer le «miracle» québécois et qui ne cessent d'étonner. Il y a eu un nombre imposant de romanciers français, pensons surtout au roman d'aventures, qui ont situé leurs drames dans des cadres géographiques et sociologiques canadiens. Les uns écrivaient pour le seul plaisir, d'autres pour édifier. D'autres encore qui pratiquaient une prose plus scientifique et qui cherchaient à comprendre et à expliquer. Notre paysannerie a plu, comme en témoigne *Maria Chapdelaine*; notre simplicité naturelle et notre sens poétique du patrimoine ont plu, comme en témoigne Félix Leclerc. Et cela a nourri nos rapports avec la France durant plusieurs décennies.

Sylvain Simard aura rendu à tous ceux qui s'intéressent à cette question un grand service en mettant de l'ordre là où souvent il y avait préjugé et méconnaissance. Il identifie avec précision ceux qui, en France, se sont intéressés au Canada français, «heureux peuple autour de son clocher». Il consacre un chapitre de son volumineux ouvrage aux récits de voyages, un troisième, le plus intéressant de tous, à l'exotisme littéraire. Je crois personnellement que l'exotisme est au coeur de nos rapports avec les Français, et, à mon avis, cela est aussi fort aujourd'hui qu'hier. Nous avons des qualités qui plaisent aux Français, comme par exemple, notre spontanéité et notre joie de vivre, une sorte de candeur rare. Nous avons des traits qui leur déplaisent souverainement, comme la mollesse et la vulgarité de notre langue. Et oui, toujours la langue!

Dans les deux derniers chapitres, Sylvain Simard s'intéresse à la littérature d'information et à la permanence de l'image du Québec en France. Il y a dans ce livre une somme imposante de renseignements et la bibliographie sera d'un précieux secours à qui travaille dans ce domaine-là ou dans une discipline connexe. C'est un livre que voudront consulter historiens, littéraires, sociologues. On voudrait que Simard ait rédigé une conclusion plus longue et plus engagée. On souhaite que dans la foulée, il poursuive sa recherche jusque dans les années 1980: de Louis Hémon au Général de Gaulle et du Général de Gaulle à la Place du Québec à Paris. □

André Renaud

## PÉRÉGRINATIONS ITALIENNES



**Lettres d'Italie** de Denise Boucher, Montréal, l'Hexagone, 1987, 112 p., (coll. Itinéraires littéraires), 14,95\$.

Une vieille tradition humaniste, doublée sporadiquement sur la gauche, au cours des ans, par diverses modes intellectuelles, a contribué à faire depuis toujours de l'Italie le lieu chéri des voyageurs curieux de la découverte de mondes anciens, amateurs de rondbosse et de belles-lettres ou tout simplement amoureux d'un certain art de vivre. Rome la capitale a attiré, pour sa part, à elle seule, depuis des siècles, dans le giron de la ville éternelle, des milliers de mortels venus du monde entier.

Au nombre de ces voyageurs païens et de ces pèlerins de la chrétienté, longtemps les Canadiens français ont fait bonne figure. Étudiants, écrivains, artistes, gens de robe et gens d'Église, ils ont été nombreux ceux qui ont pratiqué, ou rêvé de pratiquer, le circuit de l'Italie. Mais, aujourd'hui, s'il faut en croire certains, l'intérêt pour cette destination privilégiée se serait estompé. Ainsi, dans son *Voyage d'hiver*, Jean Éthier-Blais n'hésite pas à affirmer que «[l]es Québécois délaissent l'Italie<sup>1</sup>».

Si tel est le cas, on peut présumer que le coût de la vie dans les cafés de la Via Veneto, par exemple, n'est pas étranger à la désaffection actuelle de l'intelligentsia québécoise pour le pays de Virgile et de Dante. Par ailleurs, le goût de la nouveauté à forte saveur d'américanité explique aussi, en partie, la désertion de l'Ombrie et de la Toscane pour la Floride, Cuba, les Antilles, le Mexique, l'Amérique du Sud et autres contrées touristiques du genre. Mais il est fort probable qu'il y a plus. Pour saisir le sens et la portée des nouvelles moeurs itinérantes de nos classes vagabondes bien dotées, on ne peut ignorer un phénomène suffisamment important pour avoir amené des penseurs dits «de gauche» et d'autres dits «de droite» à s'entendre sur le même constat, à savoir la déculturation de l'Occident. Un terrible bilan ressort des plus percutantes analyses développées dans les écrits des Pierre Vadeboncoeur<sup>2</sup>, Michel Henry<sup>3</sup>, Alain Finkielkraut<sup>4</sup>, Bernard-Henri Lévy<sup>5</sup>, Bruno Lussato et Gérald Messadié<sup>6</sup> ou encore Allan Bloom<sup>7</sup>. Cette dégénérescence de la culture occidentale n'influencerait-elle pas désormais le choix des lieux de prédilection des nouvelles élites intellectuelles et artistiques du Québec dans leurs activités de loisir?

Quoi qu'il en soit, il se trouve encore des excentriques parmi nos écrivains pour démontrer un penchant inévitable envers l'irrésistible et magnifique terre d'Italie. Denise Boucher, entre autres, l'auteur de la fameuse pièce iconoclaste *Les Fées ont soif*, vient d'emprunter cette voie fatale d'exploration. Son livre le plus récent, un petit recueil de *Lettres d'Italie*, lance aux Éditions de l'Hexagone la nouvelle collection «Itinéraires littéraires». On comprendra qu'il ne s'agit pas ici de simples voyages culturels ou touristiques.

En vingt-quatre brèves missives adressées à une vingtaine de personnes

affectionnées, l'auteure pénètre, comme au premier jour d'une existence neuve, au coeur de la forêt primordiale de la culture occidentale, où reposent en des sols imprévisibles les vieilles racines de la civilisation gréco-romaine. Cette remontée aux sources est entreprise à partir de la Sicile surréaliste et sonore jusqu'à Milan la marmoréenne, en passant par tous les points fabuleux du réseau mythologique, historique ou artistique. La durée du séjour paraît significative en cette veille du printemps 1987: une quarantaine de jours, comme le prescrivent les temps rituels d'attente, de préparation, d'épreuve ou de purification. Placée, dès le début, sous le signe du plus grand mythe de l'humanité — celui du triomphe de la vie sur la mort — dans sa version originelle du drame sacré de la «passion» maternelle de Déméter, la grande Déesse des moissons, la quête de l'écrivaine «qui cherche à comprendre son héritage» (p. 43) accomplit le cycle intime de toute découverte véritable: «[s]e confronter» (p. 86).

Elle n'aura pas voyagé en vain cette «routarde» qui ne se déplace qu'en train, enfermée dans son compartiment comme «dans un ventre chaud» (p. 34), sorte de barque-berceau qui fonce vers la connaissance sur des chemins (d') en fer. Flanquée d'un compagnon de voyage qu'elle surnomme «le Prince», appellation qui semble saluer au passage les mânes du Troyen Énée, cette sibylle d'une autre époque entreprend, au rythme des stations ferroviaires, sa descente dans la mémoire du temps. Là, surgissent, tour à tour, sous les secousses de sa plume, les grandes figures de l'art et de la littérature de tous les temps: Homère, Pirandello, Borgese, Goethe, Sciascia, Juvénal, Michel-Ange, Machiavel, Oscar Wilde, Dante, Chirico, Brueghel, Giotto et combien d'autres. Puis, à un détour du parcours initiatique, à travers toutes ces images vives du destin humain, émerge du côté de Naples une Ombre familière: la silhouette de son père défunt, Alexandre, «qui avait commencé là sa partance» (p. 37). Enfin, au terme de la traversée des paysages et des siècles, à l'écrivaine-initiée est révélé le secret de toute création authentique: «J'apprends bien que sans racines, il n'y a pas d'oeuvre» (p. 87).

Mais, pendant cette longue marche vers soi-même à travers le dédale envoûtant des splendeurs artistiques du passé, l'écriture de Denise Boucher ne cherche pas à s'abîmer dans l'introspection abu-

sive. Bien au contraire. Le présent et l'avenir du monde l'interpellent. C'est pourquoi, toujours, au hasard de ses pégrinations, le troisième oeil, pour ainsi dire, de la dramaturge veille fidèlement au grain de la réalité. Son regard croque, gourmand, les décors étonnants des places et des jardins ou les mille petites scènes de la vie qui s'étale au grand jour «dans ce splendide théâtre qu'est l'Italie» (p. 93). «C'est, confie l'épistolière à une de ses correspondantes, un joyeux triomphe de la folie de la voyageuse qui me tient.» (p. 93) Et son trait sensuel et savoureux embrasse sans manières ce «jeune vieux pays» (p. 106) où la bouffe, le fric et les fringues ouvrent aujourd'hui aux désirs de chacun/e des abîmes incommensurables d'ivresse.

Aux confins de l'archaïsme et de l'avant-gardisme, l'Italie actuelle est une beauté non seulement capiteuse et platurieuse, mais aussi ravageuse. Vouée au culte tonitruant de l'automobilisme, ses grandes agglomérations urbaines s'intoxiquent sans retenue au monoxyde de carbone jusque dans les marbres inaltérables (p. 22). Glacial en hiver, infernal en été (la saison 1987 l'aura prouvé), ce pays excessif demeure obsédé par la grande Amérique dont il envie le succès d'une modernité tapageuse, au point de troquer l'expresso et le capuccino pour le café à l'américaine (p. 91). Constata-tion qui amène Denise Boucher à conclure sur le coup:

*L'art neuf, l'écriture contemporaine, elle est à nous. C'est la seule chose dont je ne doute pas. Je suis née sur le bon continent et à sa meilleure époque. Nous sommes en train de créer notre propre civilisation. (p. 91)*

C'est pour dire, tout ce qu'on peut entrevoir dans une simple tasse de café quand on est une sibylle! Que cette prophétie s'accomplisse!

En somme, le texte de ces lettres est plein d'intérêt. Sobre et familier — c'est la loi du genre — le style tient en réserve d'homériques visions comme celle-ci, par exemple: «Devant lui [...] il avait la Méditerranée et l'Afrique. Derrière une traînée de temples grecs encore debout» (p. 31). L'humour, souvent présent, est sec mais efficace:

*Jean Éthier-Blais me disait que les Italiens ne font pas l'amour. Je comprends. Les lits sont moches et le froid torturant. Mais pour marcher, c'est parfait. Restons debout. Et regardons faire les statues. Oh, mamma mia! (p. 43)*

Le sens pratique de l'auteure, toujours en éveil, ne manque ni d'esprit caus-tique ni de poésie quand elle déclare: «Il

faudrait à cette ville un Malraux et son plumeau ravaleur pour nettoyer cette noirceur de l'oxyde» (p. 22). Malheureusement, les propos de la narratrice ne sont pas toujours bien servis par la qualité des photos qui illustrent son texte.

Par contre, le genre épistolaire sert fort bien les intentions de l'écrivaine. Elle trouve ainsi dans un cadre narratif bien défini non seulement un lieu privilégié pour accueillir ses impressions et ses confidences, mais aussi un moyen dynamique pour soutenir et stimuler son projet d'écriture. Et cela, d'autant plus que la plupart de ses correspondants sont des noms connus dans le monde de la littérature et du spectacle québécois. Comme il est établi en épigraphe dans le livre, au fur et à mesure de leur écriture, ces lettres ont été lues à la radio. Cependant, du côté du lecteur qui lit le recueil de ces épîtres récentes, l'usage de la lettre est une arme à double tranchant dans la mesure où le procédé a l'inconvénient d'accentuer, en quelque sorte, l'exclusion du lecteur ou, par un étrange sortilège, d'aiguiser ses tendances de voyeur; mais l'impression de transgression n'est pas forcément source de plaisir.

Quoi qu'il en soit, il ne faudrait pas pour autant renoncer au voyage, car la lettre, en fait, n'est ici qu'un simple mirage. □

#### Notes

1. Jean Éthier-Blais, *Voyage d'hiver*, Montréal, Leméac, 1986, p. 120.
2. Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Montréal, l'Hexagone, 1983, 114 p.
3. Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, Grasset, 1987, 251 p.
4. Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée. Essai*, Paris, Gallimard, 1987, 168 p.
5. Bernard-Henri Lévy, *Éloge des intellectuels*, Paris, Grasset, 1987, 163 p.
6. Bruno Lussato et Gérard Messadié, *Bouillon de culture*, Paris, Robert Laffont, 1986, 262 p.
7. Allan Bloom, *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, trad. par Paul Alexandre, Paris, Julliard, 1987, 333 p.